

---

M A N U S C R I T

---

***SHIFT***

de Shu Matsui

Traduit du japonais par Yutaka Makino

cote : JAP07D696

Date/année d'écriture de la pièce : 2007  
Date/année de traduction de la pièce : 2007

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N A N T O I N E V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

## Shift

de Shu Matsui

Traduit du japonais par Yutaka Makino

Août 2007

Takao Yoshida: fiancé de Misuzu

Futako: tante de Misuzu et Haruko

Haruko: grande sœur de Misuzu

Misuzu: petite sœur de haruko

Nabejima: patron d'un élevage de volailles

Ando: collègue de Takao Yoshida

Megumi: villageoise

Dans un endroit comme une colline.

Des cordes descendent du ciel, et toutes sortes de choses pendent au bout.

Vélo, télévision, sandales en bois, chapeaux, habits, etc....

Des ampoules électriques qui pendent également parmi toutes ces choses.

Il y a des entrées du côté cour comme du côté jardin.

1

*Megumi entre en scène côté jardin. Elle sort différents sacs plastiques de son sac.*

MEGUMI. – Tout est écrit dans les étoiles, alors ça sert à rien de se plaindre maintenant. (Elle continue de sortir des sacs plastiques) Toshié... Genichiro, vous êtes en forme... Yoji, tu veux que je te fasse un tour hein? Qu'est-ce que t'aimes ça, toi aussi... (elle ouvre un sac et souffle dedans) voilà. De rien. (elle porte un sac à son oreille)... Idiot... grande sœur, je vais me fâcher. Arrête de dire sans arrêt la même chose... oui oui. Je ne t'en donnerai pas si tu insistes autant. Il fait bon aujourd'hui il n'y a pas de vent. La fête va bientôt commencer. Des nouilles sautées, du coca-cola, des pommes enrobées, vous avez choisi? Vous n'aurez qu'une seule chose alors réfléchissez bien. Après avoir mangé, c'est le départ. Toshié, comme tu es la grande sœur, il faudra bien que tu veilles sur Genichiro et Yoji. Au fait, même si vous êtes perdus il ne faudra pas pleurer. Il suffit juste de monter l'escalier derrière le temple. Comme ça on débouche dans la forêt. Une fois dans la forêt il faut chanter, chanter. Genichiro et Yoji vont avoir peur parce que la forêt est profonde et noire. Il faudra leur serrer la main bien fort. Il suffira juste d'avancer tout droit. Ne prenez pas les chemins de traverse. Si on marche tout droit, on débouche sur la plaine, et vous n'aurez plus qu'à vous asseoir bien sagement. Quelqu'un viendra vous chercher... forcément... regardez, la fête a commencé.

*Megumi s'en va côté cour.*

*Misuzu et Futako entrent côté jardin. Ils installent une table basse qui était pendue. Yoshida entre côté cour. Tous trois s'asseyent en se faisant face.*

2

FUTAKO. – Hein? Alors, tu l'as dragué?

YOSHIDA. – Non, impossible voyons...

MISUZU. – Si. Il venait prendre son café tous les jours, mais en fait il me matait du coin de l'œil en le buvant à l'extérieur.

FUTAKO. – Hm.

YOSHIDA. – Pas du tout, c'est pas vrai.

MISUZU. – Mais si tu le faisais. Puisque j'ai dit au patron que tu étais peut-être dangereux.

FUTAKO. – T'étais si bizarre que ça alors.

YOSHIDA. – Non, faudrait voir.

MISUZU. – Hm. Donc le patron s'est mis à la caisse, juste à l'heure de son passage. Mais lui, il a pris l'habitude de venir quand le patron n'était pas là, et il m'a dit «tu viens au cinéma?»...

YOSHIDA. – C'est bon, on a compris, arrête.

FUTAKO. – Eeh, continue.

YOSHIDA. – Moi, j'ai oublié.

MISUZU. – Eeuh, c'est pas gentil.

YOSHIDA. – Et pourquoi donc.

MISUZU. – Si t'oublies tout, plus tard tu pourras pas écrire d'autobiographie.

YOSHIDA. – Je ne veux pas spécialement en écrire.

MISUZU. – Moi, je l'ai écrit dans mon journal intime.

FUTAKO. – Et alors, et alors?

MISUZU. – Eh? Et alors... euh, où j'en étais.

FUTAKO. – Le cinéma, le cinéma.

MISUZU. – Ah, et alors, j'ai refusé le cinéma. Mais il a laissé un ticket en disant un truc du genre «je t'attendrai(s)». Mais j'y suis pas allée. Et alors il ne venait plus au magasin. Il faut dire que le ticket était tout chiffonné.

YOSHIDA. – C'était pas chiffonné.

MISUZU. – Plein de traces de doigts, comme s'il l'avait serré longtemps dans sa main. C'est pas très agréable non?...

FUTAKO. – Hm.

MISUZU. – Mais bon, je pensais avoir fait quelque chose de pas très sympa. ... et deux mois se sont écoulés.

YOSHIDA. – C'est bon ça suffit.

MISUZU. – Et vlan! ... On s'est retrouvé à la gare. Sur les quais, l'un en face de l'autre. On était tous les deux bouche bée (elle ouvre la bouche).

FUTAKO. – Ooh.

MISUZU. – J'ai couru, j'ai descendu l'escalier puis je suis remontée sur son quai, et j'ai dit «excusez-moi pour la dernière fois!» alors que j'étais essoufflée.

YOSHIDA. – C'est vrai, je m'en rappelle.

MISUZU. – Mais oui.

FUTAKO. – C'est vaste Tokyo, non?

MISUZU. – Oui c'est vaste. Non seulement c'est vaste mais en plus il y a plein de monde.

YOSHIDA. – Bah, on utilisait la même ligne.

MISUZU. – Mais quand même! C'est de l'ordre de milliers, peut-être de dizaines de milliers.

FUTAKO. – Eeh.

MISUZU. – A la gare d'Aikawa, c'est plein à craquer avec cinquante personnes n'est-ce pas?

FUTAKO. – Et les trains n'ont que deux wagons.

MISUZU. – Oui. Et alors, c'était le soir, mais on a discuté un bon bout de temps sur les bancs du quai, tu te rappelles?

YOSHIDA. – Oui.

FUTAKO. – De quoi?

MISUZU. – Hein? De tout. «Quelle est ta couleur préférée ?» par exemple.

FUTAKO. – Allons bon.

YOSHIDA. – J'ai dit ça, moi?

MISUZU. – Si tu l'as dit. Je t'ai répondu que c'était le jaune, toi c'était le vert, alors tu as dit: «en mélangeant ça donne du vert clair ».

YOSHIDA. – J'ai pas dit ça.

MISUZU. – Si tu l'as dit.

YOSHIDA. – Non. Quand-même, n'est-ce pas? Quelle bêtise. On a plutôt parlé de nos hobbies, ou de notre travail, non?

MISUZU. – Je m'en rappelle pas du tout.

FUTAKO. – Bah, ça se passe comme ça.

MISUZU. – Aah, bof. Et alors, on a parlé longtemps, jusqu'au dernier train, et même qu'on l'a tous les deux raté...

YOSHIDA. – Ça suffit comme ça.

MISUZU. – On est allé chez Takao, et après?

YOSHIDA. – Hm?

MISUZU. – Crac crac boum boum

YOSHIDA. – Non mais...

FUTAKO. – Non mais attends, ça veut dire que...

YOSHIDA. – Non, enfin...

FUTAKO. – T'as bien mis un préservatif ?

YOSHIDA. – Hein?

FUTAKO. – Il s'est mis un préservatif ?

MISUZU. – Oui, bien sûr.

FUTAKO. – Bravo!

MISUZU. – Merci!

YOSHIDA. – Euh, et alors... J'espère que vous êtes d'accord.

FUTAKO. – Quoi?

YOSHIDA. – Euh, pour le mariage.

FUTAKO. – Aah.

YOSHIDA. – Laissez-moi me marier avec mademoiselle Misuzu.

FUTAKO. - ...C'est à moi de vous en prier.

YOSHIDA. – Merci beaucoup!

MISUZU. – Merci.

FUTAKO. – Seulement, peut-être que vous vous en êtes déjà rendu compte, mais cet enfant n'est pas encore mature, alors...

YOSHIDA. – Si, quand même.

FUTAKO. – Elle est imparfaite en bien des égards, alors je vous prie de prendre soin d'elle.

YOSHIDA. – Oui.

MISUZU. – Merci, tante Futako.

YOSHIDA. – Euh, et ça ne vous pose vraiment pas de problème qu'elle vienne vivre chez moi?

FUTAKO. – Non, évidemment que ça ne me pose pas de problème, mais c'est vous que ça devrait déranger.

YOSHIDA. – Non, euh, je suis fils unique, et en plus mes parents sont morts alors je suis

vraiment content que la famille s'agrandisse.

MISUZU. – Merci, Takao.

YOSHIDA. – Non, c'est à moi de te remercier.

FUTAKO. – Sa mère aussi est morte quand elle était jeune, alors je l'ai élevée en la gâtant un peu trop, mais c'est une fille pleine d'affection et de tendresse pour la famille.

YOSHIDA. – Oui.

MISUZU. – Il faut que je te dise.

FUTAKO. – Hein?

MISUZU. – C'est que, ça y est, tu vois?

YOSHIDA. – Aah...

MISUZU. – Il a trouvé un emploi.

YOSHIDA. – Euh, à vrai dire, je pensais que ce serait effronté d'en parler avant que ce soit sûr.

MISUZU. – Tu vois le fleuriste à Topika?

FUTAKO. – Oui.

MISUZU. – Eh bien, c'est là-bas.

FUTAKO. – Vraiment?

YOSHIDA. – Excusez-moi.

MISUZU. – C'est tout près. Il suffit de prendre la nationale, et d'aller tout droit.

FUTAKO. – Oui. Quel bonheur.

MISUZU. – On a déjà tout préparé.

YOSHIDA. – Je m'en excuse.

FUTAKO. – Mais non mais non. ... tu as trouvé quelqu'un de bien.

MISUZU. – Ça c'est sûr, puisque je l'ai choisi.

FUTAKO. – Arrête. Excusez-moi.

YOSHIDA. – C'est un honneur.

MISUZU. – Non. Dans ce cas c'est moi qui suis bien.

FUTAKO. – Mais oui, tu es bien.

YOSHIDA. – Vraiment, je m'incline.

MISUZU. – Ah, mais peut-être que je suis vraiment bien alors.

FUTAKO. – Arrête, c'est pas des choses que l'on dit pour soi-même.

MISUZU. – Mais quand-même, n'est-pas? Puisque c'est vrai.

FUTAKO. – Encore, tu es incorrigible.

*Tout le monde rit.*

FUTAKO. – Ah la la. Qu'est-ce que c'est drôle. (Elle sort un mouchoir pour essuyer ses larmes.) Quand un homme est présent, tout de suite c'est plus vivant.

YOSHIDA. – Ah, vous pensez.

FUTAKO. – Oui, l'air de rien.

MISUZU. – Oui.

YOSHIDA. – Ça me fait plaisir.

FUTAKO. – J'aurais aimé vous la présenter, la mère de cet enfant... Elle s'appelait Ichiko, ma grande sœur.

YOSHIDA. – Oui. On m'en a parlé.

FUTAKO. – Elle aurait sûrement été contente.

YOSHIDA. – ...

FUTAKO. – Pour aujourd'hui on a préparé un festin, alors mangez autant que vous (le) voulez.

YOSHIDA. – Oui. Merci beaucoup.

FUTAKO. – Pardon, je vais vous faire attendre un peu.

*Futako s'en va côté jardin.*

YOSHIDA. – Pffff.



MISUZU. – Ça s'est bien passé.

YOSHIDA. – Oui. Mais j'étais tendu.

MISUZU. – Tu t'es bien débrouillé.

YOSHIDA. – Oui. Mais, c'était pas un peu effronté?

MISUZU. – Quoi?

YOSHIDA. – Le fait d'avoir déjà décidé du lieu de travail.

MISUZU. – Pas du tout.

YOSHIDA. – Tu es sûre ?

MISUZU. – Puisque je te dis que ça va. Mais... ça ne te pose vraiment pas de problème?

YOSHIDA. – Quoi?

MISUZU. – Le fait de vivre ensemble.

YOSHIDA. – Pas du tout.

MISUZU. – Vraiment?

YOSHIDA. – Je vais me fâcher.

MISUZU. – Hm. (elle rit)

YOSHIDA. – Quoi?

MISUZU. – Hein? Je trouvais ça bizarre.

YOSHIDA. – Quoi?

MISUZU. – Non rien, le fait d'être ici.

YOSHIDA. – Hm. Tu te sens mal à l'aise?

MISUZU. – Oui... mais, non!

YOSHIDA. – C'est oui ou c'est non ?

*Ils émettent tous les deux comme une plainte d'enfant gâté.*

*Nabejima entre sans faire de bruit côté jardin.*

NABEJIMA. – (Il applaudit.) C'est beau.

YOSHIDA. – Hein?

MISUZU. – Monsieur Nabejima.

NABEJIMA. – Vous permettez que j'appelle ça la danse de l'amour?

YOSHIDA. – Hein? C'est qui?

MISUZU. – Monsieur Nabejima. Le directeur de l'élevage de volailles.

NABEJIMA. – Je m'appelle Nabejima.

YOSHIDA. – Moi c'est Yoshida. Euh...

NABEJIMA. – Je sais. Je suis au courant de tout.

YOSHIDA. – Hein?

MISUZU. – Ils se connaissaient depuis avant ma naissance, ma famille et lui.

NABEJIMA. – Je vous en prie, continuez. Enfin, c'est un devoir de continuer.

YOSHIDA. – Mais, enchanté de faire votre connaissance.

NABEJIMA. – Pas de manières. Je la connais depuis qu'elle est bébé, Misuzu. Qu'est-ce qu'elle était mignonne.

YOSHIDA. – Ça alors.

NABEJIMA. – Elle était toute blanche. On avait envie de la lécher.

YOSHIDA. – Hein?

MISUZU. – Monsieur Nabejima.

NABEJIMA. – J'ai été grossier.

MISUZU. – Excuse-moi.

YOSHIDA. – Je t'en prie.

NABEJIMA. – Je suis tellement content que Misuzu, cette petite Misuzu... le temps passe tellement vite... (il pleure) excusez ma grossièreté!

Futako revient côté jardin. Elle se courbe devant une commode, et en sort des inaris (boulettes de riz acidulé enveloppées dans des poches de tofu sauté, note du traducteur).

FUTAKO. – Je vous ai fait attendre.

MISUZU. – Ouah! Merci! On va pas pouvoir tout manger, il y en a trop.

NABEJIMA. – Aujourd'hui on s'est dépassé. J'espère que ça conviendra au palais de monsieur Yoshida.

FUTAKO. – Pour ça, il faut que ce soit ceux de Nabe.

MISUZU. – Oui.

YOSHIDA. – Ça à l'air bon.

MISUZU. – A la maison on aime tous ça, les sushis inaris. Quand il y a quelque chose à fêter, on en mange.

YOSHIDA. – Ça alors.

NABEJIMA. – Misuzu adore les inaris depuis toute petite.

MISUZU. – Hein? Tu te trompes, c'est les inaris de monsieur Nabe que j'aime.

NABEJIMA. – Tu me flattes. Vraiment, c'est quelqu'un au cœur droit, Misuzu.

MISUZU. – Arrête.

NABEJIMA. – Je vous en prie, bon appétit.

YOSHIDA. – Merci.

MISUZU. – Mange, mange.

YOSHIDA. – Bon appétit. (Il mange.)

MISUZU. – Bon appétit. (Elle mange.) C'est bon n'est-ce pas?

YOSHIDA. – Oui.

MISUZU. – Tu vois.

FUTAKO. – Bon appétit.

NABEJIMA. – Et Haruko? Elle est pas encore là?

MISUZU. – Non. Elle est toujours en retard.

NABEJIMA. – Ce serait bien qu'elle arrive à temps.

MISUZU. – C'est pas grave, t'en fais pas.

NABEJIMA. – Quand même.

MISUZU. – Puisqu'elle s'en fout.

NABEJIMA. – Mais vous allez vivre ensemble, à partir de maintenant.

FUTAKO. – Bah, ça vient d'être décidé aujourd'hui.

MISUZU. – Elle n'a qu'à déménager près de son entreprise.

FUTAKO. – Misuzu.

MISUZU. – Puisque pour un travail de bureau tout à fait banal, elle a une heure de route pour y aller, n'est-ce pas?

NABEJIMA. – Elle aime cette maison.

MISUZU. – Puisqu'elle ne nous parle pas, qu'elle ne fait rien dans la maison. Elle pense qu'il suffit de gagner de l'argent, et que le reste n'est pas important.

FUTAKO. – Excuse-moi. (A Yoshida.) Je vous en prie, mangez encore.

YOSHIDA. – Oui. (Il mange.)

MISUZU. – Maintenant qu'il y a Takao, je serais plus à la charge de grande sœur.

FUTAKO. – Misuzu, arrête un peu.

YOSHIDA. – Hm!

NABEJIMA. – Ca va?

YOSHIDA. – Oui... (il sort quelque chose de sa bouche) qu'est-ce que c'est que ça?

NABEJIMA. – Aah, c'est la fève.

YOSHIDA. – Hein?

MISUZU. – Hein? T'en as de la chance.

NABEJIMA. – C'est un papillon de nuit.

YOSHIDA. – Ça alors.

NABEJIMA. – Depuis toujours on dit que ça donne des forces. C'est délicieux.

YOSHIDA. – ... (Il le mange.)

NABEJIMA. – Vous n'allez pas pouvoir dormir aujourd'hui.

MISUZU. – Non, arrête!

NABEJIMA. – Ce soir, c'est concours de pilage du riz!

FUTAKO. – C'est hors de question!

*Megumi entre côté cour.*

FUTAKO. – Venez.

MEGUMI. – Oh.

MISUZU. – Venez.

MEGUMI. – ... Allons bon, c'est donc cet enfant-là. Il est plutôt beau garçon.

NABEJIMA. – N'est-ce pas? On parlait de lui justement.

MISUZU. – Elle te trouve beau garçon.

FUTAKO. – Vous avez les faveurs de madame Megumi.

YOSHIDA. – ...Merci.

MISUZU. – S'il vous plaît, madame Megumi.

FUTAKO. – Tu veux en emporter? Aujourd'hui, c'est des inaris.

MEGUMI. – J'en veux pas.

NABEJIMA. – C'est un régal.

MEGUMI. – Aah. (En montrant du doigt l'entrejambe de Nabejima.) En tout cas ça doit être meilleur que tes inaris qui pendouillent.

NABEJIMA. – Je m'incline.

FUTAKO. – S'il vous plaît, on a un invité.

MEGUMI. – Bon alors, donne. (Elle sort un sac du supermarché tout chiffonné de sa poche.)

FUTAKO. – (Prenant le sac) combien?

MEGUMI. – Tu fais du sport?

YOSHIDA. – Non, ah, je faisais du tennis, autrefois.

FUTAKO. – Alors, deux.

MEGUMI. – Trois. Les siennes aussi il y en a trois, alors c'est juste bien.

NABEJIMA. – C'est de naissance alors j'y peux rien, quand même.

FUTAKO. – Très bien.

MEGUMI. – T'es noir, t'as pris le soleil?

YOSHIDA. – Non, bah, j'ai la peau mate par nature.

MEGUMI. – (Touchant la peau de Yoshida.) Aah, c'est vrai. Hm, il y en avait pas dans cette famille.

FUTAKO. – Madame Megumi, il ne faut peut-être pas trop tarder à rentrer, non? il va faire noir.

MEGUMI. – Aah, c'est pas la peine de me le dire, je m'en vais. Nabejima, tu me raccompagnes.

NABEJIMA. – Hein?

MEGUMI. – C'est comme tu veux. Au retour on partagera des marinades.

NABEJIMA. – J'en veux pas spécialement.

MEGUMI. – Elles sont bonnes.

NABEJIMA. – Il n'y a rien à faire. Bon, excusez-moi. Je pars devant.

FUTAKO. – Il faut que tu emportes un cadeau.

NABEJIMA. – C'est pas la peine, vraiment.

FUTAKO. – Si.

*Futako s'en va côté jardin.*

MEGUMI. – Alors comme ça, Misuzu aussi tu vas devenir femme au foyer ?

MISUZU. – Hein ? Bah.

MEGUMI. – C'est bien. Au fait, j'espère que tu t'occuperas de temps en temps de Genichiro. Il t'aime lui aussi.

NABEJIMA. – Misuzu, emmène donc Megumi jusqu'à ma voiture.

MISUZU. – Hein? Ah, d'accord. Bon, madame Megumi, vous n'avez rien oublié?

MEGUMI. – Aah.

*Megumi et Misuzu s'en vont côté cour.*

NABEJIMA. – Je suis désolé.

YOSHIDA. – Mais non.

NABEJIMA. – Elle vient sans prévenir comme ça, et elle demande à manger.

YOSHIDA. – Ah bon, c'est vrai?

NABEJIMA. – C'est pourtant pas quelqu'un de méchant.

YOSHIDA. – Oui. Il y a des gens comme ça dans ma campagne aussi.

NABEJIMA. – Ah, oui. Et c'est où votre campagne?

YOSHIDA. – En pleine montagne, à Kanagawa.

NABEJIMA. – Ça alors.

YOSHIDA. – Il y avait rien là-bas.

NABEJIMA. – Ici non plus il n'y a rien.

YOSHIDA. – Non mais, il y a pas mal de choses ici.

NABEJIMA. – Non non. Des machines à sous, un centre commercial et des locations de vidéos, il n'y a que ça n'est-ce pas?

YOSHIDA. – C'est déjà pas mal.

NABEJIMA. – Ça ne sert à rien.

YOSHIDA. – En plus il y a la montagne et la rivière.

NABEJIMA. – Si peu. Et pour la rivière, allez donc voir en amont. Tout ce qu'on voit c'est un gros bloc de béton. Exactement, puisqu'ils ont construit un barrage en ensevelissant un village entier.

YOSHIDA. – Aah.

*Futako revient côté jardin.*

FUTAKO. – Emporte ça.